



Exil de Saint-John Perse à l'entrée de l'Ecole Normale Supérieure

SÉMINAIRE EN LIGNE ORGANISÉ SUR SJPERSE.ORG
pour la session 2006 du concours d'entrée à l'ENS
Samedi 18 mars – Samedi 29 avril 2006

« Où élire demeure ? » La patrie du poète dans « Exil »

par Henriette Levillain, Professeur à
l'Université de Paris IV-Sorbonne

Transcription d'un cours enregistré le 7 avril 2006.

« *L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !* ». Par cette double exclamation du second chant d'« Exil », Saint-John Perse signifie tout d'abord qu'il n'est pas le premier des grands exilés de la littérature : il est précédé par d'illustres ancêtres qui avaient déjà vécu ce lien inexorable entre l'art et l'exil, entre la poésie et le sentiment d'exil. Dans un premier temps, j'aimerais évoquer cette grande et longue filiation des écrivains de l'exil.

Mais une assertion plus personnelle se glisse dans la même exclamation, et notamment des antécédents personnels à cet exil, qui n'est pas le premier pour le poète. C'est de ce premier exil qu'il sera également question dans les quatre poèmes du recueil – à savoir celui de ce départ de la Guadeloupe, lorsque l'enfant, Alexis Léger, perd son île à douze ans. « *Me voici restitué à ma rive natale* », va-t-il être dit dans « Exil ».

Troisième lieu : j'aimerais évoquer plus précisément avec vous le poème « Exil », en envisageant la souffrance du poète qui s'y dissimule, de celui qui sait qu'il doit tout sacrifier et retrouver une nouvelle patrie.

*

1. Une longue filiation de poètes de l'exil

On sait bien que l'exil a commencé avec l'Antiquité, où de nombreux écrivains se trouvèrent en exil par choix ou par contrainte, qu'elle s'est poursuivie à toutes les époques (nous connaissons bien le grand exil de Dante, *Les Regrets* de Du Bellay), jusqu'à ce rapport à l'exil des grands poètes de la modernité). Depuis toujours, à la violence de l'exil, répond chez l'écrivain une aspiration violente à communiquer avec sa patrie abandonnée et le reste du monde. Il s'agit aussi de communiquer avec le futur : puisque le présent est douloureux et silencieux, reste l'espérance en un futur qui reconnaîtra la gloire du poète. Le grand exemple des exilés de l'Antiquité, c'est Ovide bien sûr, qui écrit dans son exil à Tomi, sur la Mer noire, actuelle Roumanie, ce poème dénommé *Tristes*, qui signifie en fait « funèbre ». Ovide est un exilé de la proscription, puisqu'il n'a plus le droit de rentrer dans son propre pays, et qui va découvrir un autre pays au climat rude, à la différence de ce

qu'il connaît à Rome, avec autour de lui ce que les Romains appelaient les « barbares », une autre langue – or tout écrivain fait de sa propre langue une patrie. On sait qu'Ovide n'aura jamais appris le dialecte local, et sera resté figé dans sa propre langue. Il dit et redit dans *Tristes*, qu'il est l'étranger dans ce pays : « Mon sort a rompu mon œuvre. » Et c'est de ce destin, de cette rupture de l'œuvre, qu'il va faire une autre œuvre. Un grand exilé de l'époque contemporaine, Prokosch, a dit de l'exil que c'était « une maladie créative » et effectivement, c'est de cette créativité de l'exil que tout écrivain compose une œuvre.

Si nous évoquons le cas de Saint-John Perse face à ces grands ascendants, nous découvrons que lui aussi, devant le pays de son exil, les Etats-Unis, se sent comme un étranger : le paysage est tout autre – « et voici que la terre exhale son âme d'étrangère... », sera-t-il dit dans « Pluies », V ; et ce sentiment s'éprouve non seulement par rapport à la terre, par rapport aux paysages, mais par rapport aux autres également : l'expression « Alienne », néologisme construit à partir de l'anglais, intervient dans « Poème à l'Etrangère ». Le poète ressent profondément cette « aliénation », ce sentiment de se sentir tout autre : il a perdu ses fonctions, son autorité, son confort psychologique, matériel, celui aussi de se sentir dans sa langue. Tout est à réapprendre dans cet exil. C'est aussi un exil par rapport à soi-même, et quelqu'un a dit qu'on pouvait risquer à partir d'« exil » une fausse étymologie : « ex-il », signifiant qu'on est sorti de soi-même. Et en ce qui concerne Saint-John Perse, on pourrait filer cette fausse étymologie en disant qu'il est sorti de son île. C'est donc ce motif de l'étrangeté absolue va se développer dans les poèmes d'*Exil*, sous l'image de la nudité.

Pour continuer cette filiation, on peut évoquer la modernité, car le XX^e siècle, avec tous ses déplacements de populations, ses proscriptions, ses génocides, est un temps où l'exil va prendre une valeur tout à fait remarquable. Tout cela avait déjà commencé au XIX^e siècle, avec un sentiment d'exil intérieur : on pense à Baudelaire, chez qui l'exil est en quelque sorte la condition structurelle de l'écrivain – et on se souvient des quatrains de *L'Albatros* : « Le Poète est semblable au prince des nuées / Qui hante la tempête et se rit de l'archer / Exilé sur le sol au milieu des huées, / Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. » Ce prince, qui se prévaut de l'orgueil aristocratique du poète, on le retrouve bien sûr chez Saint-John Perse, dans ce chant II d'« Exil » : « Où vont les sables à leur chant s'en vont les Princes de l'exil », ou au chant I, avec les « Princes de Tauride ». A partir du XX^e siècle, il ne s'agit plus d'une condition uniquement intérieure, d'être dans une société où l'artiste étant mal vu, mal intégré, l'oblige à se replier sur soi et à interioriser son désir artistique : il s'agit désormais d'un exil réel, volontaire ou forcé – et on peut penser à des cas si différents que celui de Proust dans sa chambre de liège, ou de Tourgueniev qui s'exile à Baden-Baden, à Tolstoï même, à Thomas Mann qui choisit la Californie à cause du régime nazi, à Nabokov, à Pound, à Joyce qui choisit Trieste ne supportant plus l'enfermement irlandais, à Sэфэрис qui choisit l'Angleterre, à Ungaretti et à tant d'autres... L'exil a finalement fait comprendre au lecteur attentif au destin des artistes, qu'il existe une équation entre l'isolement spirituel et la création, comme si l'un et l'autre allaient de pair. C'est en effet, chez tous ces écrivains, une même protestation contre l'esprit de clocher, contre le bonheur douillet, contre le thème de la bonne petite patrie. Et ce thème filé, on le retrouve tout au long des quatre poèmes d'*Exil*. Là où il affleure de façon évidente, c'est dans « Poème à l'étrangère », puisque le poète fait chanter par l'étrangère sa nostalgie du « rire de lavandière aux ruelles de pierre », nostalgie qui est présente mais que le narrateur reproche à l'étrangère, ressentant qu'il n'est plus l'heure de

chanter la nostalgie selon les images d'Epinal que l'on retrouve aussi dans ce refrain de la « Rue Gît-le-cœur ». Saint-John Perse a en quelque sorte rejoint Ovide, dans la mesure où lui aussi, est un proscrit, car le jour où il arrive à New York, le 14 juillet 1940, après avoir été remercié par Paul Reynaud, après le pillage de son appartement parisien par la Gestapo, après la mise sous séquestre de ses biens et sa déchéance de la nationalité française par le gouvernement de Vichy, Perse est un errant, un être dans lieu fixe – et là encore, on retrouve ce thème dans « Exil » : la question est bien « où élire ma demeure ». Dans le chant I, « J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons » : dans la mesure de ce choix, on peut se poser la question de la localisation de ce lieu. Tout au long de ces quatre poèmes en tout cas, on assiste à cette quête d'un nouveau lieu d'élection par le poète : « Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inaliénable... » (il s'agit de relier cette errance à celle des grandes tribus nomades de l'Afrique de Nord et de leurs célèbres cavaliers). D'où la nécessité de faire appel à l'hospitalité des autres, quand on n'a plus sa propre demeure, obligé d'habiter des maisons d'emprunt : « Mon hôte, laissez-moi votre maison de verre dans les sables... » (« Exil », I). On sait que cette maison de verre dans les sables est celle des Biddle à Long Beach Island à New Jersey, comme il est précisé d'ailleurs à la fin du poème. Il s'agit donc, mendiant sur les routes de l'errance, pèlerin sur les routes de l'errance, Pérégrin sur les routes de l'errance, de demander l'hospitalité aux autres, il s'agit aussi de demander leur secours financier, d'où l'expression du « prodigue » : « ô Mendiante dans nos voies et sur les traces du Prodigue » (« Exil », III). C'est en somme dans cette grande filiation que Perse connaît l'exil, et sait que cet exil « n'est point d'hier » et qu'il se relie à toute cette ascendance d'artistes qui ont fondé en l'exil une ressource pour la création.

2. Des antécédents personnels

L'exil a déjà été chanté dans l'œuvre, dès son seuil, celui des *Images à Crusocé*, alors que le poète a à peine dix-sept ans. « ... D'un exil lumineux – et plus lointain déjà que l'orage qui roule – comment garder les voies, ô mon Seigneur ! que vous m'aviez livrées ? » La famille Léger a dû quitter la Guadeloupe, et le jeune Alexis, à son arrivée en France, se sent comme un exilé de cette enfance guadeloupéenne. Tout le recueil *Eloges* restitue en somme ce pays perdu. Aussi y a-t-il une ambivalence du second exil, qui est à la fois une perte matérielle, symbolique, mais aussi un retour : le retour à une patrie natale. Dans le chant V d'« Exil » : « Me voici restitué à ma rive natale... ». Par tout un jeu d'oppositions, l'exil va « aviver le sens de l'habitat et de l'habité », comme le dit Jean Starobinski dans un très bel article, « [Le jour dans Exil](#) ». « J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons » : cette recherche de l'habité va parcourir tout « Exil ».

3. « Exil »

La question est donc celle là : où élire demeure ? – et elle est posée dès le premier chant. A cette question sous-jacente, la réponse ne vient qu'au dernier chant, où il est dit ceci : « Et c'est l'heure, ô Poète, de décliner ton nom, ta naissance et ta race... ». Le nom sera donc la patrie (« J'habiterai mon nom », fut ta réponse aux questionnaires du port. »), et on pense bien sûr à ce pseudonyme même, « Saint-John Perse », qui va contenir tout ce qui chez le poète, fait l'essentiel de lui-même, à savoir cette île proche de la Guadeloupe, ce O si rond comme le dit Jean-Pierre Richard, qui est celui de l'île comme en parler Saint-John Perse dans une lettre... Ce nom est aussi la première patrie, et entre ce chant I et ce chant VII et sa

clausule, intervient donc un long acheminement par alternance de formes syntaxiques extrêmement différentes qui va peu à peu conduire le poète vers cette découverte-là : le nom est une patrie.

Ces alternances syntaxiques sont nombreuses. Le mode exclamatif produit ici tantôt des injonctions, tantôt des acclamations. Le mode interrogatif est également représenté. Toutes ces modalités convergent vers une syntaxe de l'émotion, on dirait presque de l'émotivité (par exemple, au chant V : « Ô présides sous l'eau verte ! qu'une herbe illustre sous les mers nous parle encore de l'exil... »). Toute cette syntaxe très mobile, très émotive, qui va de pair d'ailleurs avec cette volonté du poète de ne jamais demeurer en un seul lieu ou un seul temps, et qui en même temps, révèle chez lui l'inquiétude, au sens étymologique (ne pas pouvoir rester dans le repos), qui s'allie à la vivacité de l'âme qui est toujours en recherche. Autre formule syntaxique, le récit au passé : beaucoup de passés simples, et aussi des imparfaits : chant IV par exemple « Et quand se fut parmi les sables essorée la substance pâle de ce jour ». Ces récits au passé vont constamment contraster avec le présent : « Ainsi va », « nous reprenons »... Cette opposition constante va renforcer cette impression de grande mobilité : on va de d'un temps à l'autre et on ne demeure jamais dans l'immuable. Petit à petit, on comprend bien que par cette série de figures syntaxiques mobiles, émotive, contrastées, nous allons arriver à ce grand retournement qui est celui du sacrifice de toutes les possessions : rien ne demeure à soi, on ne s'approprie rien, ni le temps, ni l'espace, ni l'œuvre, pour autre chose : « Que voulez-vous encore de moi, ô souffle originel ? ». C'est ce retournement vers ce souffle originel qui va finalement être le positif de ce poème, par rapport à tout un début qui ne l'était pas. Ce désir du poème va être avivé à partir du chant IV par l'expérience de la nuit et au chant V, l'éveil au poème par le chant du jour. Starobinski dit qu'il s'agit d'une des plus belles descriptions de journée de la poésie de notre siècle, et il la compare à celles de Claudel, Valéry ou Bonnefoy. Il ajoute ceci : « L'expérience du jour, inséparable d'une expérience ontologique où se nouent étroitement durée personnelle et temps cosmique. » Effectivement, ce chant V, si on le lit attentivement, raconte une journée d'homme : depuis l'aube (« l'enfance de ce jour »), jusqu'au soir (« Et déjà la journée s'épaissit comme un lait »), entre temps le midi (« la journée traversée d'un os vert »). Cette journée d'homme est aussi une journée sur la terre, avec finalement cette équation d'un retour à soi et d'un retour au cosmos : l'être est conduit à se dévoiler (c'est l'« expérience ontologique » dont parle Starobinski – ne jamais oublier ce passage mémorable : « Avec l'achaine, l'anophèle, avec les chaumes et les sables, avec les choses les plus frêles, avec les choses les plus vaines, la simple chose, la simple chose que voilà, la simple chose d'être là, dans l'écoulement du jour... »). S'il a été privé d'un premier lieu, le lieu de sa patrie, le poète est maintenant revenu à l'expérience de l'être-là. Nouvelle naissance, sereinement extatique – et il faut lire dans sa plénitude sereine ce chant V.

Si le chant VI est un long catalogue de ceux qui comme le poète sont les exilés heureux de la Terre (la dimension cosmique a repris le dessus sur la dimension personnelle), le chant VII est celui de l'homme qui, fort de cette nouvelle naissance, se remet en mouvement et s'apprête à de nouveaux départs. Ici, le poète a trouvé la formule de la parole nouvelle, celle qui va être celle du poème à venir, car le vrai poème n'est toujours pas là, celle de la « syntaxe de l'éclair », de « Ceux qui (...) savent qu'aux sables de l'exil sifflent les hautes passions lovées sous le fouet de l'éclair... ». Ce mouvement d'un poète qui ne va pas rechercher sa patrie initiale, mais une nouvelle patrie, non pas dans un lieu transcendant comme le

faisaient les Romantiques, mais dans l'immanent, celui qui l'entoure, dans l'espace terrestre, est celui de la fin du poème, mais comme en attestent les points de suspension, nous ne l'avons pas tout à fait trouvé.